

**L'ÂGE DE
LA COLÈRE**
**PANKAJ
MISHRA**

ZULMA
ESSAIS

« *L'Âge de la colère* constitue un cadrage théorique unifiant une variété de cultures emportées par le vortex du capitalisme. » Réda Benkirane, *Le Monde des livres*

« De l'élection de suprématistes indiens à celle de Donald Trump, du Brexit aux montées des extrêmes droites, l'intellectuel indien analyse les effets du "désordre politique, économique et social sans précédent qui a accompagné l'essor de l'économie capitaliste industrielle". » Nicolas Mathey, *L'Humanité*

« Ce penseur indien, considéré comme l'un des intellectuels les plus influents de sa génération [...] diagnostique une nouvelle guerre civile mondiale dont le ressort est le ressentiment contre les promesses non tenues de la modernité et propose une généalogie de cette colère en remontant à la révolte de Rousseau et des romantiques contre les Lumières. » Martin Legros, *Philosophie magazine*

« Intellectuel provocateur et sensé, doté d'une grande habileté pour faire ressortir les contradictions [...] son analyse du contexte international est très pointue » Rafa de Miguel, *Le Soir*

« Le ressentiment serait-il la chose du monde moderne la mieux partagée ? Cette "puissance frémissante de vengeance souterraine, insatiable, inépuisable dans ses explosions" (Nietzsche) serait-elle la clé pour comprendre le grand désordre du monde actuel ? C'est en tout cas l'hypothèse du puissant essai de Pankaj Mishra. » Léo Fabius, *Sciences Humaines*

« Une érudition qui force l'admiration. » Elena Scappaticci, *Socialter*

« Il fallait examiner toutes ces convulsions afin de comprendre les temps de colère que nous traversons. » Pierre de Charentenay, *Etudes*

« Pankaj Mishra nous ouvre les yeux sur un Occident extensible, instable et incohérent. » Maxime Rovère, *Lire*

« Une archéologie caustique de la "déraison". » *Irish Times*

« Ce livre vous rend plus intelligent. » *The Washington Post*

« Le premier livre majeur de l'ère Trump. » *The Los Angeles Review of Books*

SUR LE WEB

« Dans le fracas des événements, les observateurs tentent d'établir des continuités et des points de fracture qui rendraient le monde intelligible. Parmi eux, le Britannique Timothy Garton Ash et l'Indien Pankaj Mishra s'accordent pour déceler un renversement inédit de nos catégories d'analyse du monde tel qu'il va. »
Courrier international

https://www.courrierinternational.com/article/l-ukraine-ou-gaza-quelle-guerre-a-fait-basculer-l-ordre-mondial_227521

Dans un récit-miroir saisissant, l'essayiste indien Pankaj Mishra autopsie le ressentiment des peuples depuis le XVIII^e siècle et « l'aveuglement » des Lumières

Histoire de la violence

RÉDA BENKIRANE
sociologue

Il est un grand récit qui constitue un miroir planétaire où toute l'humanité, en proie au ressentiment, à la haine et à la violence, est en mesure de se voir en face. Ce miroir permet de saisir d'un seul regard introspectif ce qui nourrit, depuis deux siècles et demi, son désarroi identitaire et son autodestruction immunitaire. L'auteur de ce grand récit-miroir des peuples est un écrivain indien, Pankaj Mishra. Dans un livre saisissant, *L'Âge de la colère*, il propose une vision unifiée des divers phénomènes de haine, de radicalité et de violence. Ce qu'il expose est à l'opposé de la fameuse/fumeuse théorie du clash des civilisations. Ce qui est souvent perçu comme un rejet des Lumières et de la modernité est en réalité, selon lui, une réaction d'individus occidentalisés, subjugués par le recours à la violence politique. Une part notable des « Modernes », d'un côté, est en proie à une rivalité mimétique et, de l'autre, se trouve ou se perçoit exclue de la promesse publicitaire de société libérale et prospère, de suffrage universel, d'égalité citoyenne et de droits humains, de promotion éducative et d'avancement personnel. Depuis la Révolution française et dès le règne de la Terreur (1793-

« L'Âge de la colère » constitue un cadrage théorique unifiant une variété de cultures emportées par le vortex du capitalisme

1794), les Lumières inaugurèrent cette ère de la colère et de l'extrémisme. Dans leur sillage, de nouvelles affirmations politiques émergèrent tout au long du XIX^e siècle, du nationalisme à l'anarchisme en passant par le terrorisme, conduites par des individus vivant aux marges des représentations idylliques de la raison éclairée, du progrès et de la modernité. Cela se poursuivit durant le siècle suivant, au-delà de l'Europe, les sociétés convergeant vers



Sur le lieu d'une explosion, à Bombay (Inde), le 13 juillet 2011. XINHUANET/ANDIA.FR

un même devenir où se donnèrent à voir différentes expressions d'outrance identitaire, fantasmatique et magnifiant tour à tour la race, l'ethnie, la nation, la religion. Selon cette perspective, les supracastes blancs, hindouistes, juifs ou les djihadistes actuels s'equipareraient et exprimeraient un même ressentiment derrière leurs « différences qui se ressemblent » (Claude Lévi-Strauss). Pareillement, le massacre du Bataclan, à Paris, en 2015, serait la réplique nihiliste actualisée de l'explosion du Théâtre Bellecour de Lyon, en 1882, ciblé par des anarchistes voulant « en finir avec la fine fleur de la bourgeoisie et du commerce ». La sidération des attaques du 11 septembre 2001 entrerait en résonance avec celle d'innombrables attentats anarchistes qui décapitèrent notamment, au tournant du XX^e siècle, un tsar, une impératrice, des rois et des princes, des présidents et des premiers ministres. Ce grand récit, véritable introduction à l'occidentalisme, révèle l'aveuglement des Lumières et leur versant sombre. Il constitue un cadrage théorique unifiant une variété de cultures emportées depuis le XVIII^e siècle par le vortex du capitalisme et de la so-

ciété marchande, tandis que la violence politique fascine et ravit les exclus et les déclassés, produits au fur et à mesure des fulgurations scientifiques, techniques, industrielles et numériques.

Interdépendance négative

L'auteur, issu d'un village de l'Inde profonde, a tout vu, lu et su de la mondialité effervescente. Sa démonstration procède d'une analyse littéraire de romanciers et poètes italiens, allemands, russes, indiens, iraniens, arabes, etc. Tout commence et retourne finalement à la divergence de fond entre deux philosophes, Voltaire et Rousseau, sur l'attitude à adopter vis-à-vis d'un rapport commercial à la société comme à l'être-au-monde. A la suite de Rousseau, Nietzsche, Dostoïevski et bien d'autres thématiseront le sentiment de perte et de dépossession de soi. L'histoire de la haine, de la violence et de la terreur de masse serait donc la face voilée et impensée d'une histoire aseptisée de la modernité occidentale n'ayant retenu que le récit consacré et talismanique de la société de marché, de la démocratie parlementaire, des droits de l'homme et du citoyen. La violence et le terrorisme

d'aujourd'hui représentent en somme une série parmi d'autres de « chocs de modernité ». Au XIX^e siècle, la violence nihiliste et anarchiste mettait en acte la « solidarité négative » (expression par laquelle Hannah Arendt désigne des mouvements de masse caractérisés par une absence de « responsabilité politique », un « nationalisme isolationniste » ou une « rébellion désespérée »), répandue dans toute l'Europe puis au-delà, générant guerres mondiales, génocides, carnages coloniaux. Désormais, l'interdépendance négative et les chocs d'une modernité hypertrophiée affectent des milliards d'individus d'Afrique et d'Asie, sans que ni les structures sociales, politiques et économiques traditionnelles – effondrées depuis longtemps – ni aucun Etat-providence ne puissent être en mesure de les absorber. Nous serions, à cet instant précis de l'histoire du village global ou du vaisseau planétaire appelé *Titanic*, entre déchaînement de haine, guerres et catastrophes bioclimatiques à venir. ■

L'ÂGE DE LA COLÈRE. UNE HISTOIRE DU PRÉSENT (*Age of Anger*), de Pankaj Mishra, traduit de l'anglais (Inde) par Dominique Vitalyos, Zulma, « Essais », 464 p., 11,50 €, numérique 9,50 € (première édition : 2019).

Poussière de ruines

La crainte d'un effondrement à venir et la guerre en Ukraine ont réintroduit dans l'imaginaire collectif des images de ruines. Avaient-elles disparu ou changé de forme ? Dans son dernier essai, Bruce Bégout postule que nous vivons dans « un troisième âge des ruines », où elles se révèlent si instantanées qu'elles se dissolvent en gravats. De fait, les bâtiments résistent aujourd'hui moins longtemps. Le philosophe en tient pour responsable une soumission de l'architecture aux injonctions de l'époque : comme les marchandises et le capital, les bâtiments sont pris dans le flux d'une circulation ininterrompue. Auparavant, les ruines offraient, certes, le spectacle d'une dissolution, mais lente. Une ruine, « cela dure » et « s'oppose à la disparition pure et simple ». Les débris, eux, « ne retiennent plus rien ». Pas même la pensée. Quand les ruines brassent des réflexions sur la vie et la mort, l'éphémère et le durable, la vanité et la grandeur, les gravats nous convient seulement à « à un deuil absolu et sans objet ». ■



PIERRE-ÉDOUARD PEILLON ► *Obsolescence des ruines. Essai philosophique sur les gravats*, de Bruce Bégout, Inculte, « Essais & Docs », 350 p., 23,90 €, numérique 18 €.

De cruels dilemmes

Une gazelle qui, préférant les jeunes pousses aux herbes hautes, doit se pencher pour brouter, et dès lors s'interdit de voir le lion prêt à bondir ; un babouin qui, s'éloignant des terrains dégagés, paisibles mais guère prodigues en nourriture, s'avance dans une végétation touffue, où l'attend le léopard ; vous et moi, qui pensons aux vacances, puis à l'état de notre compte en banque, puis aux vacances... Comment choisir ? Comment, alors que toute vie navigue entre la richesse du monde et ses dangers, concilier besoins, désirs et survie ? Dans une synthèse enlevée, le biologiste Denis Réale montre que le « dilemme biologique » structure le vivant à tous les échelons, de la cellule à la macroéconomie. Ressort fondamental de l'évolution, il confronte chacun de nous à ses limites d'individu soumis à ses propres faiblesses, à l'étroitesse du temps et, au bout du compte, à la mort. Mais, aussi bien, il rend possible « le miracle de la diversité biologique ». ■ FLORENT GEORGESCO ► *Le Dilemme de la gazelle*, de Denis Réale, HumenSciences, 272 p., 19,90 €, numérique 14 €.



Passer la lecture à la machine

Paul Mathias décrypte l'art de parcourir un texte, sur quelque support que ce soit, dans « Qu'est-ce que lire ? »

NICOLAS WEILL

Ne nous laissons pas abuser par la présentation quelque peu scolaire de l'excellente série « Qu'est-ce que ? », chez Vrin, où un exposé sur une question ou une notion est prolongé par des commentaires de textes. La riche réflexion sur l'acte de lire menée ici par Paul Mathias, inspecteur général, ancien président du jury de l'agrégation de philosophie et auteur d'ouvrages remarquables sur Plotin, Montaigne et la philosophie de l'Internet, captive autant par son originalité que par la clarté pédagogique de son propos.

Car le philosophe s'est attaché à enraciner son analyse dans l'expérience même du lecteur afin de proposer une « phénoménologie » de la lecture, c'est-à-dire une description fine de ce qui se passe et se manifeste quand on se livre à l'effort de laisser courir son regard sur une page maculée de signes noirs. Tout d'abord, un paradoxe. Nous percevons sous la forme apparente d'un flux de sens, dont nous allons jusqu'à oublier parfois qu'il se présente à nous matérialisé sur une feuille écrite, la réalité d'un déchiffrement de lettres, de mots, de propositions et de phrases. Cela montre que ni le décodage neurologique du « lire » ni la succession des changements de supports de lecture à travers les âges ne suffisent à rendre compte du phénomène. Certes, les mutations techniques du livre, du rouleau antique, que l'on dé-

ploie, au codex, avec ses feuilles que l'on tourne, le recul relatif de l'oralité avec le passage à la lecture silencieuse, tel qu'il est décrit dans des pages célèbres des *Confessions*, de saint Augustin, et l'irruption récente de l'écran ont une évidente influence sur notre pratique de lecteur. Mais celle-ci ne s'y réduit pas. Déchiffrement technologique Ce qui n'empêche pas Paul Mathias de conseiller aux modernes la maîtrise des rouages informatiques qui produisent du texte sur nos ordinateurs, sans s'en tenir à la paresseuse illusion identifiant l'ouvrage téléchargé à partir d'applications au livre de jadis. La lecture s'est transformée en un déchiffrement technologique, mené conjointement par l'homme et une machine qu'il serait urgent d'« habiter » au lieu de cultiver la nostalgie de la colle, de l'encre et du pa-

pier. « L'usage irréductiblement intellectuel des machines informatiques, précise-t-il, partage, avec leurs concepteurs, d'être fondamentalement textuel et sémantique. Lire sur écran, c'est manipuler ; manipuler, c'est penser (...) avec des outils qui sont eux-mêmes de la pensée consolidée. » Jamais « l'homologie essentielle » entre « les objets de sens et leur condition de possibilité » n'aurait été aussi forte qu'aujourd'hui. Plus question de s'abriter derrière l'argument qu'il n'est nul besoin de connaître les arcanes d'un moteur pour conduire une voiture... Dans le geste de lecture se dissimule d'ailleurs bien plus que la simple relation à un livre. Récusant, à travers son commentaire d'un extrait de la préface écrite par Proust, en 1906, pour sa traduction de *Sésame et les lys* (1865), de John Ruskin, le paradigme tradi-

tionnel de la lecture comme conversation avec les grands écrivains ou penseurs du passé, Paul Mathias y voit certes une distraction ou un enchantement, mais aussi une envie de « solitude peuplée », selon l'expression forte due à l'auteur d'*A la recherche du temps perdu*. L'acte de lire se conçoit ainsi au-delà de la communication, comme une amplification du moi par la rencontre et « l'union avec ce qui n'est pas soi ». Ainsi la lecture, loin d'être un exercice passif, supprime-t-elle, fût-ce provisoirement, l'extériorité « objective » du monde grâce à l'appropriation de l'imaginaire d'un autre. Derechef, lire c'est penser. ■

QU'EST-CE QUE LIRE ?, de Paul Mathias, Vrin, « Chemins philosophiques », 130 p., 9 €.



Le rendez-vous des livres **Culture&Savoirs**



Les sources de la colère seraient plutôt à chercher du côté des excès de l'individualisme ultralibéral. Ici, lors du sommet du FMI à Prague, septembre 2000. Meyer/Tendance floue



ESSAI

Mondialisation de la colère

Deux ouvrages, l'un de l'Indien Pankaj Mishra et l'autre du Français Denis Maillard, soulignent l'importance de ce sentiment dans les évolutions sociales.

L'ÂGE DE LA COLÈRE. UNE HISTOIRE DU PRÉSENT

Pankaj Mishra

Zulma, 462 pages, 22,50 euros

UNE COLÈRE FRANÇAISE

Denis Maillard

L'Observatoire, 136 pages, 14 euros

« **S**i les autres passions se montrent, la colère éclate », écrit Sénèque dans son *De ira*. La colère provient pour le stoïcien du sentiment négatif d'être rejeté, comptant pour rien, ici et maintenant. Et il se pourrait bien que nous vivions le temps de la colère mondialisée, selon Pankaj Mishra. De l'élection de suprémacistes indiens à celle de Donald Trump, du Brexit aux montées des extrêmes droites, l'intellectuel indien analyse les effets du « désordre politique, économique et social sans précédent qui a accompagné l'essor de l'économie capitaliste industrielle », désordre qu'il interprète comme catastrophe sociale et péril écologique. « La perplexité des individus mondialisés et hyper-socialisés » que nous sommes ne doit cependant pas, selon lui, nous faire tomber dans les récits des chocs de civilisation ou de fin de l'histoire.

Les sources de la colère seraient plutôt à chercher du côté des excès de l'individualisme ultralibéral et des agressions terroristes en tous genres. Les discours de peur, de repli et de haine ne feraient que développer des illusions identitaires, alors que « sans chaque cas humain, l'identité se révèle poreuse et inconsistante et non pas figée et distincte, encline à la confusion et à se perdre dans un jeu de miroirs ». Le sentiment de colère, Pankaj Mishra l'aborde comme « une structure de ressenti, une disposition cognitive », d'où la référence obligée à la philosophie de Rousseau qui met l'accent sur le sentiment. La révolte de Rousseau face à Voltaire continue de viser la société

commerçante, dont les membres sont « corrompus, hypocrites et cruels avec ses valeurs prescrites de richesse, de futilité et d'ostentation ». Quant à Nietzsche, son nihilisme naît du face-à-face entre un monde sans Dieu et la bêtise d'un monde d'affairistes cupides cultivant les politiques de conquête et les oppositions entre fantasmes d'identités nationales ou culturelles. Le ressentiment est bien pour Nietzsche cette « puissance frémissante de vengeance souterraine, insatiable, inépuisable dans ses explosions ». L'homme moderne, conclut Pankaj Mishra avec Dostoïevski, est celui « dont la conscience lui murmure qu'il est un homme creux », en guerre intérieure avec lui-même, poussé à la guerre contre les autres.

Les perspectives de ce large panorama culturel des origines de la colère mondialisée demandent à être prolongées vers ce qui se construit aujourd'hui, à partir de l'impérieuse nécessité d'en revenir aux choses communes, de refonder des institutions anti-oligarchiques et de reprendre le contrôle sur des systèmes économiques rendus inhumains. Les mouvements des gilets jaunes pourraient ainsi être pensés comme l'expression d'une colère localisée de laissés-pour-compte méprisés et empêchés de vivre. C'est en ce sens que Denis Maillard parle dans un percutant ouvrage de « colère française ».

L'affaiblissement des corps intermédiaires aurait entraîné selon le philosophe l'éclatement d'une colère contre le système politique et la personne même du président Macron. Mais comment faire de cette colère un moteur de transformation, sinon la recevoir comme l'exigence de « domestiquer la société de marché et de bâtir une nouvelle démocratie sociale », en refondant les modes de représentation, les partis et les syndicats, et en ouvrant de nouveaux horizons d'égalité et de justice, ici et ailleurs. ●

NICOLAS MATHEY

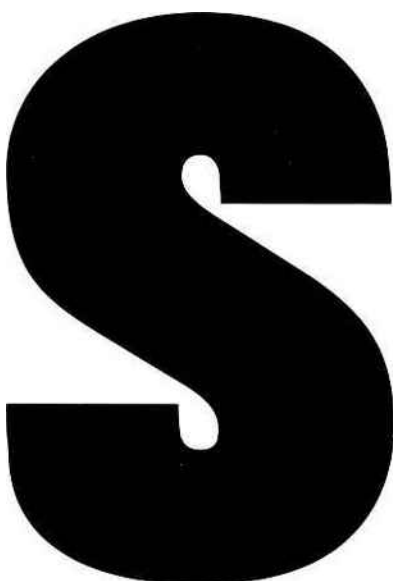




PANKAJ MISHRA

**“IL Y A UN SENTIMENT
DE TRAHISON
QUI EST EXPÉRIMENTÉ
À L'ÉCHELLE MONDIALE”**

Ce penseur indien, considéré comme l'un des intellectuels les plus influents de sa génération, a signé *L'Âge de la colère. Une histoire du présent*, qui paraît en français en avril chez Zulma. Il diagnostique une nouvelle guerre civile mondiale dont le ressort est le ressentiment contre les promesses non tenues de la modernité et propose une généalogie de cette colère en remontant à la révolte de Rousseau et des romantiques contre les Lumières. Propos recueillis et traduits par **Martin Legros**



elon vous, la colère est la grande passion politique de notre temps. Comment la caractérisez-vous ?

PANKAJ MISHRA : Il y a un sentiment de trahison qui est expérimenté à l'échelle mondiale. Les peuples se sont vus promettre par les élites dirigeantes un degré plus élevé de sécurité, de stabilité et de prospérité. Or la croissance n'a profité qu'à un petit nombre regroupé dans les grandes métropoles et qui était déjà privilégié. De sorte qu'une fracture s'est mise en place dans des contextes partout différents entre ceux qui ont accès aux bénéfices de la mondialisation et ceux qui se sentent abandonnés.

De Daech au Brexit, de l'élection de Trump au développement du nationalisme en Inde ou en Russie, un même processus est à l'œuvre que vous n'hésitez pas à appeler une « guerre civile mondiale » – une guerre civile « mentale » et « intime » autant que sociale et politique. Que voulez-vous dire ?

Je cherche à saisir une nouvelle forme de polarisation de la société, qui ne peut plus être figurée dans les catégories classiques de gauche et de droite, et qui n'est pas prise en charge par les partis politiques existants. Cette guerre civile est le produit d'un âge où les institutions intermédiaires qui médiatisaient le rapport avec le monde – syndicats, partis, corporations, églises – ont vu leur autorité s'effacer. De plus en plus d'individus se trouvent impuissants et solitaires, alors que l'on attend d'eux qu'ils soient des entrepreneurs individuels compétitifs sur le marché. Ils sont écrasés par le poids de cette nouvelle compétitivité où ils doivent rivaliser avec les autres sans le support officiel de l'État et des institutions sociales intermédiaires. Du coup, ils sont non seulement divisés socialement mais aussi animés par des déchirements intérieurs qui les

rendent étrangers à eux-mêmes et aux autres. Nous sommes face à un étrange désordre psychique qui a été très tôt diagnostiqué par Rousseau lorsqu'il craignait l'avènement d'une société régie par l'intérêt individuel et gangrenée par l'envie, l'insatisfaction et la vanité. Ce sont ces pathologies qui se combinent pour former une guerre civile de basse intensité.

Vous-même, qui avez grandi en Inde dans une famille marquée par la tradition religieuse, avez-vous éprouvé la colère ?

Personnellement, j'ai expérimenté la colère, mais j'ai été suffisamment chanceux pour échapper à cet engrenage. Beaucoup autour de moi s'attendaient du coup à ce que je défende la globalisation libérale. Mais je veux essayer de comprendre ce qui motive la colère de ceux qui se sentent abandonnés.

La colère est-elle le sentiment des perdants de la modernité ?

Elle naît des promesses extravagantes de la modernité. De nombreuses personnes de par le monde sont amenées à devoir rejeter toute une part de leur passé et de leur identité, et comme cela les heurte, elles sont traversées par des tensions contradictoires, avec lesquelles elles doivent négocier et qui peuvent les conduire à des choix radicaux. C'est la trajectoire des anarchistes européens au début du XX^e siècle. Mais aussi celle des jeunes musulmans qui embrassent la violence terroriste. Ou encore celle des citoyens américains ou indiens qui basculent du côté du nationalisme suprémaciste.

La colère que vous cherchez à cerner mêle l'humiliation, l'impuissance et l'envie dans un monde unifié par la technologie et le marché mais divisé par d'énormes inégalités. Cette situation

génère ce que vous appelez dans les pas de Hannah Arendt, une « solidarité négative » entre les individus. De quoi s'agit-il ?

Hannah Arendt emploie ce concept pour cerner la transformation de la société de classes en masses d'individus furieux, forcés par le capitalisme de vivre les uns à côté des autres, conscients de leurs agissements réciproques et haïssant les autorités établies. Elle faisait ce constat avant la révolution technologique, mais, depuis que les individus sont connectés, cette solidarité négative, avec les émotions de compétition, d'insécurité, d'envie qu'elle génère, s'est considérablement accrue. Aujourd'hui, l'Indien qui grandit dans un petit village sait que s'il ne réussit pas dans la bonne université, son *job* sera pris par un étudiant vietnamien ou chinois...

Selon vous, le monde est traversé par une « compétition de ressemblance » entre l'Occident et ses ennemis, mais également au sein de chaque société...

Deux grands récits se sont opposés dans les dernières décennies, celui de la « fin de l'histoire » prophétisée par Francis Fukuyama ou celui de « choc des civilisations » annoncé par Samuel Huntington. Ils ont été formulés par des intellectuels proches de l'establishment blanc anglo-saxon américain. Tous deux sous-tendent une forme de narcissisme, l'idée que la démocratie libérale américaine incarne un achèvement ultime ou qu'elle est menacée par d'autres civilisations étrangères à nos principes. Je cherche à provincialiser ces récits. Pour ma part, je crois qu'il est plus juste de comprendre notre situation via l'idée de « ressentiment mimétique » formulée par René Girard. Les gens veulent imiter ceux qu'ils considèrent comme leurs supérieurs et qui les ont humiliés. C'est ce qui s'est passé jadis en Allemagne, lorsque les Allemands ont voulu prendre leur revanche sur



"ROUSSEAU EST LE PÈRE DE TOUTES LES RÉVOLTES CONTRE LA MODERNITÉ"

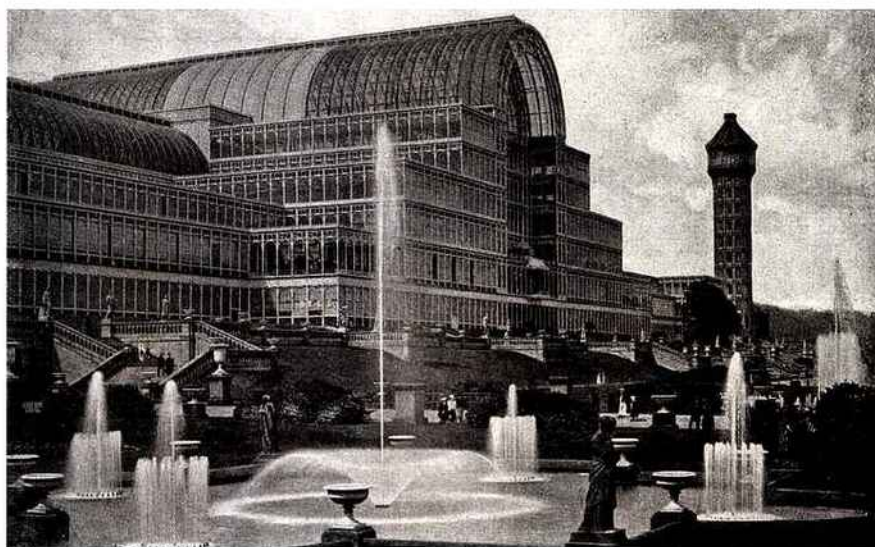
l'amour-propre. Conscient que le désir de reconnaissance était plus important que les motivations économiques, il condamne l'hypocrisie d'une société commerciale fondée sur la division de classes et promeut une révolte au nom de l'authenticité et de l'égalité. Rousseau est le père de toutes les révoltes contre la modernité.

Après Rousseau, les romantiques allemands donneront à cette révolte un nouveau débouché, avec l'idée d'un peuple uni par sa langue, sa manière de vivre et de penser. C'est l'idée, promise à un long avenir, que le nationalisme est l'antidote à la colère.

Tous les grands penseurs allemands de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e furent des lecteurs dévoués de Rousseau. Mais ils transformèrent son idée d'une communauté politique artificielle, d'une assemblée de citoyens égaux, en une nouvelle forme d'identité nationale: un peuple partageant une même langue, une même religion, une même culture. Ce sont les inventeurs du nationalisme. Qui devait ensuite prendre une forme ethnique ou raciale. Aussitôt formulée, cette idée s'est répandue non seulement en Europe, mais en Inde, au Japon, en Chine. Et c'est elle qui est réactivée aujourd'hui dans de nombreux pays.

Vous vous appuyez aussi sur Dostoïevski pour penser la colère. Vous revenez sur le voyage qu'il a fait à Londres, en 1862, à l'occasion de la première Exposition universelle, et où il fut impressionné par le Crystal Palace, un gigantesque bâtiment de fer et de verre à la gloire du nouveau monde industriel et commercial, qu'il considérait comme un effrayant symbole de la modernité.

Le Crystal Palace incarnait pour lui l'utopie démoniaque de cette société matérialiste et « rationnelle » où les individus ne suivent que leurs intérêts égoïstes et cherchent à s'approprier une part du butin de la croissance. Il était conscient que, dans les pays arriérés comme la Russie, de plus en plus de gens, obnubilés par les idées occidentales, allaient être attirés par ce Crystal Palace, mais que seuls quelques-uns pourraient y avoir accès. Pleins de ressentiment, les perdants pourraient vouloir prendre leur revanche dans la violence purement destructrice et le chaos. C'est la figure de l'homme du sous-sol, qui se sent superflu, éduqué dans la croyance en ses droits, ébloui par la modernité, mais qui fait ensuite l'expérience de son impuissance et veut prendre sa revanche. Dostoïevski a anticipé le cheminement de



Le Crystal Palace construit en 1850-1851 par Joseph Paxton, symbole du progrès promu par le capitalisme industriel.

la modernité commerciale et politique incarnée par la France et l'Angleterre. Mais cela s'est poursuivi avec les Italiens, les Japonais... et aujourd'hui en Inde ou avec le fanatisme musulman. La colère émerge d'un intense désir compétitif de ressemblance bien plus que d'une différence. C'est un jeu de miroirs.

Pour comprendre la colère, vous proposez de revenir aux Lumières, au moment où se met en place le projet moderne et où surgit un conflit entre Voltaire et Rousseau.

On nous présente les Lumières comme l'avènement d'une société fondée sur l'indépendance individuelle, la raison, la démocratie et le commerce. Mais les choses sont plus ambivalentes. Et le conflit entre Voltaire et Rousseau permet de le comprendre. Voltaire était fils de notaire, membre de la nouvelle élite

intellectuelle, urbaine et cosmopolite, considérant la Bourse de Londres comme un symbole de tolérance, il entendait imposer la modernité et le progrès par le haut, en conseillant les souverains de son temps – Frédéric II de Prusse ou Catherine de Russie. Il était prêt à accepter les inégalités pourvu que l'élite puisse participer à la nouvelle société commerciale et que l'Eglise et les masses superstitieuses soient soumises. Il défendait les libertés pour les intellectuels réunis dans les salons mais méprisait le peuple. En face, Rousseau était un plébéien issu d'une zone semi-urbaine, qui s'est senti ostracisé par les élites urbaines et décrit très bien les sentiments contradictoires de fascination et de révolte que lui inspire cette société nouvelle, censée reposer sur la poursuite par chacun de son intérêt rationnel, mais en réalité fondée sur la comparaison et



tous ces révoltés, des anarchistes aux terroristes, qui ont opté pour la violence et la destruction.

Dans votre généalogie de la colère, vous vous référez également à Nietzsche et à son idée du surhomme – une référence pour de nombreux révoltés. Pourtant, n'en appelait-il pas à surmonter toute forme de ressentiment ?

En effet. Le ressentiment lui apparaît comme une émotion pathétique popularisée par les premiers chrétiens. C'est une morale d'esclave pour des gens incapables d'égaliser leurs supérieurs. Nietzsche aurait certainement désapprouvé les éruptions de colère parmi les groupes terroristes ou les mouvements d'extrême droite. Ce qui est plus intéressant chez lui, c'est l'idée du nihilisme : confronté à la perte de sens, vous pouvez soit tomber dans le ressentiment, mais vous pouvez aussi être un nihiliste actif qui crée ses valeurs au travers de l'action. Et c'est un peu ce qu'on a vu chez les anarchistes ou chez des personnages comme Bakounine en Russie.

De Bakounine en Russie à Savarkar [l'inspirateur du meurtrier de Gandhi] en Inde, vous vous intéressez à des personnages qui, sous le coup d'une forme de désillusion vis-à-vis de la modernité, basculent de la colère à la violence, dans laquelle ils voient une expérience existentielle de rédemption.

Absolument. Ils évoluent dans des pays où la promesse d'égalité et de liberté a surgi mais n'a pas trouvé à se stabiliser dans des institutions capables de répondre aux attentes du peuple. Et le sentiment d'humiliation les a conduits à vouloir prendre leur revanche à travers la violence. C'est tragique mais compréhensible. Or tout se passe comme si nous vivions aujourd'hui, à l'échelle globale, dans un climat semblable : partout, les institutions politiques sont de plus en plus faibles, la croissance économique inégale, l'automatisation industrielle et les nouvelles technologies menacent les compétences des gens qui possèdent des savoir-faire traditionnels. Du coup surgit à nouveau la tentation de la violence, qui se traduit par des passages à l'acte individuels, ou par l'aspiration à créer une nouvelle communauté politique au sein de laquelle les étrangers et les « parasites » seraient rejetés ou éliminés. On sait que ces idées ont pris des formes monstrueuses avec l'extrême droite au XX^e siècle. Mais il est important de regarder le moment où ces mouvements démagogiques ont fait leur apparition dans la tête d'individus singuliers.

“NOUS AVONS BESOIN DE REFORMULER LE PROJET D'ÉMANCIPATION MODERNE À PARTIR DE L'IDÉE DE LIMITE”



Comment percevez-vous le mouvement social initié par les « gilets jaunes » en France, où l'expression de la colère a joué un rôle décisif ?

Dans cette révolte, la dimension anarchique, le fait de casser des vitrines de magasins ou de brûler des voitures, m'apparaît comme un moyen d'exprimer une colère dans une situation où cette énergie politique n'est plus canalisée par aucun parti. Il est trop tôt pour dire quelle direction ce mouvement va prendre. Mais une grande division s'opère entre les classes métropolitaines et les autres. Et le peuple a le sentiment d'avoir été mal traité par les classes dirigeantes. Ce n'est pas qu'une question d'inégalités mais aussi de manières. Comme Voltaire face à Rousseau, Macron apparaît comme ce représentant de l'élite arrogante, déconnectée des aspirations du peuple et qui prétend moderniser la société par en haut. Il partage avec Voltaire la croyance que des autocrates éclairés peuvent décider de la forme que doit prendre la société, une croyance qui témoigne d'un mépris pour les gens ordinaires. Par ailleurs, il a paru beaucoup plus investi dans son image internationale et dans la rénovation de sa résidence. Cela met en rage les gens, bien plus que le fait de l'inégalité avec lequel ils avaient appris à vivre.

Y a-t-il une issue ?

En l'état, il n'y a pas de parti ou de mouvement capable de récolter la colère et de la tourner en autre chose. Mais soyons attentifs à ce que, par le passé, de nombreux mouvements apolitiques, fondés sur le simple rejet de l'ordre existant, ont été récupérés par l'extrême droite et par le projet de créer une communauté politique où les étrangers et les parasites seraient rejetés ou éliminés. Quant à la gauche, elle est trop enlisée dans sa culture de la « modernisation » libérale pour être crédible. Sur le fond, je crois que nous avons besoin de reformuler le projet d'émancipation moderne à partir de l'idée de limite : limite de la croissance, limite de l'environnement, limite du désir. C'est à partir de là qu'il faudrait partir, intellectuellement autant que politiquement. **D**



À LIRE

● **L'Âge de la colère.**
Une histoire du présent / Pankaj Mishra / Zulma / 544 p. / 22 € / En librairie le 4 avril



Pankaj Mishra « En Europe, le Royaume-Uni est le pays qui, sur le plan idéologique, fait le plus preuve d'aveuglement »



ENTRETIEN

RAFA DE MIGUEL (« EL PAIS »)

Pankaj Mishra (Jhansi, Inde, 53 ans) a toujours rêvé d'être romancier et de se consacrer à l'écriture d'œuvres de fiction. Cependant, depuis son célèbre roman *The Romantics*, publié il y a 22 ans, cet intellectuel provocateur et sensé, doté d'une grande habileté pour faire ressortir les contradictions et les malheurs à la fois de son pays d'origine et de l'Occident qui l'accueille, s'est concentré sur la critique et l'essai. Son analyse du contexte international est d'ailleurs très pointue. Avec *L'âge de la colère*. Une histoire du présent (paru aux éditions *Zulma*), Mishra s'est efforcé de comprendre et d'expliquer la colère des générations qui se niche dans la société contemporaine, cette vague de populisme, la xénophobie et le racisme qui a opéré comme tremplin idéal pour démagogues et opportunistes.

Le livre a propulsé l'auteur dans les rangs des intellectuels les plus provocateurs et engageants du XXI^e siècle. Il ne fuit pas les polémiques, dont celle avec l'historien Niall Ferguson, qui l'a accusé d'ignorer, à sa convenance, les faits historiques qui compromettaient sa vision d'un passé marqué par la domination de l'Occident. L'auteur britannique a accusé Mishra de lui avoir collé l'étiquette de raciste. Il a également réclamé des excuses publiques, qu'il n'a d'ailleurs jamais obtenues. Mishra a également écrit *Jordan B. Peterson et la mystique fasciste*, un article consacré à Jordan B. Peterson, le psychologue clinicien canadien célèbre pour ses diatribes contre l'identité de genre et pour sa défense de l'ordre social traditionnel. L'universitaire est sorti de ses gonds et a réagi sur Twitter en qualifiant Mishra d'« arrogant, raciste et fils de pute ».

L'écrivain indien loue un studio, baigné de lumière, dans le quartier d'Islington, à Londres, où il travaille entouré de

centaines de livres. Il y reçoit nos confrères d'El País pour parler de son dernier roman, *Run and Hide* (paru en anglais aux éditions Farrar, Straus and Giroux). L'ouvrage raconte la vie de trois hommes qui sont parvenus à s'extraire de leur misère et à entrer au prestigieux Institut indien de technologie. Leur réussite aura toutefois un prix : le déracinement.

Le déracinement, une métaphore sur un phénomène qui, en Inde ou en Chine, s'est accéléré.

Le déracinement est une réalité depuis le début du XIX^e siècle. À mon sens, c'est le phénomène vécu par l'humanité au cœur des 200 dernières années. En Chine ou en Inde, l'exode rural s'est opéré à marche forcée. La littérature du XIX^e siècle est largement consacrée à cette thématique : l'abandon de la famille et de la communauté par des personnes qui vont devenir des individus isolés dans une grande ville et se sentir confus et désorientés. Or, ce phénomène qui, à l'époque, s'est étalé sur plusieurs décennies, s'est produit en Inde ou en Chine en 20 ou 30 années.

Le plus dramatique, c'est l'absence de retour en arrière.

Quand on prend distance avec ses racines, on finit par être déraciné à tout jamais, sans qu'il reste, quelque part, un lieu où l'on pourra jeter l'ancre. Telle est la situation vécue par beaucoup de ces personnes, qui, par centaines de millions, n'ont plus, malgré leur volonté, d'endroit où retourner. Les lieux de leur jeunesse ont été radicalement transformés. Dès le moment où elles ont embrassé ce projet d'individualisation, de modernisation et de prospérité, elles ont été condamnées à devenir, *ad vitam aeternam*, des sans-abri.

Nostalgie d'un passé révolu ou critique d'un faux espoir ?

Pendant longtemps, nous avons cru à cette idéologie de la croissance et du progrès individuel. Elle a reçu l'adhésion de personnes issues de sociétés telles que la société indienne, qui avait systé-

matiquement mis l'accent sur une espèce de bien-être collectif, privilégié par-dessus tout autre impératif. De telles sociétés ne cultivaient pas l'individualisme, cette vision affligeante de la vie humaine qui discrédite le rôle que joue la société, l'action collective, la solidarité ou l'empathie et la compassion. Aujourd'hui, nous observons que ce contrat social a volé en éclats, qu'il a été délégitimé. Nombreuses sont les personnes qui ont perdu tout espoir. Elles ont aspiré à cet individualisme. Elles sont venues dans cette société qui, en théorie, récompensait le mérite, pour y découvrir une manipulation dont elles étaient les victimes, au travers de déséquilibres structurels et d'injustices scellant, en définitive, leur propre destinée.

Les personnes finissent donc par rechercher des réponses extrêmes ou populistes contre ce système.

Les citoyens sont toujours séduits par des formations d'extrême droite, telles que Vox. Pour cause : ils ne se sentent plus représentés par les partis traditionnels, désormais convertis en technocrates et éloignés des gens ordinaires. Je suis un fervent lecteur d'*El País*, et je trouve que cette campagne lancée par Yolanda Diaz, la vice-présidente, qui consiste à sortir dans la rue et à écouter, est particulièrement intéressante. Comment se fait-il que personne n'y a pensé plus tôt ? Le fait qu'une personnalité politique de poids prenne une telle mesure permet de bien appréhender la déconnexion avec la population qui était présente, au sein de la gauche, dans sa gouvernance au quotidien. Ce vide doit être comblé. Le cas contraire, ce sont des formations telles que Vox ou celle de Meloni (Giorgia Meloni, nouvelle Première ministre d'Italie, NDLR), qui le feront en apportant leurs propres réponses.

Au Royaume-Uni, la successeure de Boris Johnson a réussi à renforcer le sentiment de chaos. Le parti conservateur est en chute libre et le pays est tourné en dérision au sein de la communauté internationale.

Rishi Sunak remplacera Liz Truss, qui a démissionné de ses fonctions la semaine passée après six semaines au 10 Downing street. © REUTERS.

Une telle catastrophe n'aurait jamais dû se produire dans un pays qui recèle tant de richesses et de talents. Je crois que le sort qu'a connu le Royaume-Uni de l'après-Brexit, sous la direction de Johnson et de Truss, devrait constituer un signal d'avertissement pour tous les responsables politiques de la droite traditionnelle en Europe qui, soit se sont ralliés aux démagogues de l'extrême droite, soit, comme Isabel Díaz Ayuso, en Espagne, sont une caisse de résonance à ce type de discours. Il est désormais évident que les guerres culturelles brisent la cohésion sociale et que les vaineux fantasmes de pouvoir dignes de l'époque impériale empêchent de prendre les bonnes décisions politiques et économiques qui s'imposent face à la complexité de notre monde.

Vous avez été très critique à l'égard du Royaume-Uni, où vous résidez, et de sa gestion de son passé colonial.

Le Royaume-Uni est le pays européen qui, d'un point de vue idéologique, s'est le plus leurré. Pratiquement tous les pays du continent ont réglé leurs comptes avec leur passé. Le cas le plus extrême est probablement celui de l'Allemagne, qui en a tiré une sérieuse leçon de morale, en se disant « plus jamais ». L'Italie est sans doute plus ambiguë au sujet de Mussolini ou de ce qu'il a incarné, même si le stigmate du fascisme y reste présent. L'Espagne compte également un grand nombre de personnes qui se méfient du passé franquiste. Au Royaume-Uni, l'impérialisme est toujours considéré comme une force inoffensive, tandis que le reste du monde – dont une grande partie a vécu sous la tutelle de ce pays – rejette radicalement cette vision. En conséquence, les Britanniques continuent de se nourrir de ces désolantes utopies de Brexit ou de « Global Britain », l'expression consacrée par Boris Johnson pour désigner sa

politique internationale. Ils se sont crus autosuffisants ; ils ont pensé qu'ils n'avaient pas besoin de l'Union européenne, qu'ils pouvaient à nouveau forger des alliances avec des pays tels que l'Inde ou le reste du Commonwealth.

Pourtant, il existe bel et bien un débat, même s'il reste marginal.

Ce débat a démarré au sein des minorités installées au Royaume-Uni, mais il rencontre une farouche résistance. Ici, les médias sont largement rangés sur les droites. Et ils n'ont pas de temps à consacrer à ce débat. Ils qualifient ces critiques de *woke* (la culture progressiste qui milite pour des causes telles que l'écologie, le féminisme, la défense des droits trans ou l'antiracisme, NDLR).

Ces médias vous présentent comme l'émanation d'un « sud mondial », capable de jeter un regard différent sur l'Occident. Que pensez-vous de cette guerre culturelle si féroce présente aux États-Unis ou au Royaume-Uni ?

Un tas de questions sociales, dont les inégalités ou les injustices qui ont jalonné l'Histoire, ont longtemps été soustraites au débat public. Nombreux sont les acteurs, à gauche, qui se sont concentrés sur les questions de libéralisme social pour séduire un électoralat susceptible, pensaient-ils, de leur garantir des victoires faciles. En outre, les 20 ou 30 dernières années ont été marquées par une mini-révolution qui a significativement progressé dans des domaines tels que l'égalité de genre ou les droits des gays ou des personnes trans. Par conséquent, une frange de la popu-



Le sort qu'a connu le Royaume-Uni de l'après-Brexit devrait constituer un signal d'avertissement pour tous les responsables politiques de la droite traditionnelle en Europe



lation, y compris à gauche, se plaint du temps excessif consacré à ces luttes, au détriment de questions telles que les inégalités économiques, ou d'autres, plus urgentes, telles que se nourrir. Ces acteurs se sont concentrés sur les questions identitaires ; ils étaient séduits par la mondialisation, qui, pourtant, s'est manifestement soldée, pour beaucoup, par un échec. Et c'est l'extrême droite qui leur reproche de s'être concentrés

sur la protection des minorités sexuelles ou raciales alors que le reste de la population traversait des moments difficiles.

Vous avez également émis des réserves à l'égard de cette espèce de coalition indéfectible contre la Russie et en faveur de l'Ukraine.

Notre expérience historique est tout autre et, de ce fait, notre vision de cette région du monde sera toujours bien différente. La personne qui a grandi en Inde a été exposée à un discours qui s'est toujours fortement empreint de références à l'impérialisme. Durant la Guerre froide, ce ne sont pas les pays du « monde libre » qui nous ont prêté main-forte, mais l'Union soviétique. Ceux qui ont grandi en Afrique du Sud ont rencontré une situation analogue. Nous condamnons bien évidemment l'agression contre l'Ukraine, qui nous semble cruelle et abjecte. En revanche, ce discours sur une alliance de la démocratie contre l'autoritarisme dans le monde entier est loin de nous convaincre. La réalité est bien plus complexe et mérite d'être nuancée. Tous ces pays sont horrifiés par les actes commis par Poutine. Or, s'interrogent-ils sur l'objectif des sanctions ? Beaucoup ne vont pas les appuyer. Pourquoi infliger un tel châtiement au peuple russe ? Pourquoi cette « russophobie » ? Si les sanctions n'ont pas produit de résultats dans de petits pays comme Cuba ou la Corée du Nord, pourquoi fonctionneraient-elles dans une superpuissance telle que la Russie ? Ce pays finira probablement par vendre ses ressources énergétiques à d'autres nations et par financer sa guerre. C'est cette critique moralisatrice que l'on se sent obligés de vilipender, alors que

toutes les énergies devraient être consacrées à mettre, au plus vite, un terme à la guerre.

Dans ce cas, faut-il faire preuve de passivité face à tous ces dirigeants autoritaires qui contrôlent plus de la moitié de la planète ?

Absolument pas, mais comment les combattre ? Sur le champ de bataille, peut-on véritablement tenir tête à une puissance nucléaire ? Quels types de risques prenons-nous ? Beaucoup d'entre nous ont, à l'époque, mis en garde sur un scénario de menace nucléaire. Aujourd'hui, il est au cœur de toutes les discussions. Nul n'a plus critiqué Narendra Modi (le Premier ministre indien, NDLR) que ma personne. Je m'affronte à lui depuis 20 ans. Me viendrait-il à l'esprit de le combattre sur le champ de bataille ? Devons-nous nous y opposer en adoptant des sanctions ? Non, absolument pas. Dans la lutte contre Modi, le rôle protagoniste revient aux Indiens. Pas aux étrangers. C'est pourquoi je ne comprends pas ce discours de Guerre froide, cette rhétorique axée sur la démocratie face à l'autoritarisme, le monde libre, par opposition à celui qui ne l'est pas. Nous devrions renoncer à ces concepts éculés, qui n'aident en rien dans un monde aussi complexe que le nôtre.



Livres

PHILOSOPHIE



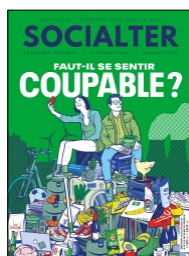
L'ÂGE DE LA COLÈRE
Une histoire du présent
Pankaj Mishra
Zulma, 2019, 544 p.,
22,50 €.

Le ressentiment serait-il la chose du monde moderne la mieux partagée ? Cette « *puissance frémissante de vengeance souterraine, insatiable, inépuisable dans ses explosions* » (Nietzsche) serait-elle la clé pour comprendre le grand désordre du monde actuel ? C'est en tout cas l'hypothèse du puissant essai de Pankaj Mishra, écrivain, intellectuel né en Inde en 1969 et intervenant régulier des grands médias anglo-saxons. *L'Âge de la colère* diagnostique une « crise universelle » de la modernité sous différentes formes : épuisement de la démocratie libérale occidentale, révoltes contre la mondialisation et ses bénéficiaires, succès du populisme électoral, terrorisme, etc. Mais loin de concerner exclusivement l'Occi-

dent, elle s'étend désormais aux régions « *d'abord exposées à la modernité par le biais de l'impérialisme* ». Le monde contemporain, maillé par le flux des marchandises et des données numériques, se retrouve *de facto* lié par une « *solidarité négative* ». Contre les grands récits défaillants du « choc des civilisations » (Huntington) et de la « fin de l'histoire » (Fukuyama), P. Mishra propose alors une généalogie morale de cette crise. Comment, se demande-t-il, les « *émotions volatiles* » individuelles que sont la colère et le ressentiment sont-elles devenues « *politiquement toxiques* » à l'ère moderne ? En s'appuyant sur un vaste corpus qui mêle des écrits littéraires (Dostoïevski, Al-e Ahmad), philosophiques (Rousseau, Nietzsche) et poli-

tiques (Bakounine, Mazzini), l'auteur dépeint « *une structure de ressenti* » issue de l'époque des Lumières. On comprend dès lors que les formes prises par ce ressentiment triomphant sont moins une réaction contre la modernité libérale que les enfants monstrueux de ses promesses non tenues. La victime de l'occidentalisation irresponsable, écrit P. Mishra par l'entremise de Dostoïevski, est quelqu'un « *dont la conscience lui murmure qu'il est un homme creux* », s'adorant et se méprisant dans le même temps. À la fin de la lecture de l'ouvrage, on est pris d'un certain vertige qui semble à la fois dû aux grandes échelles de sa perspective et à la conviction avec laquelle la thèse est affirmée. ■

LÉO FABIOUS



Du ressentiment en démocratie



L'Âge de la colère. Une histoire du présent

Pankaj Mishra,
traduit de l'anglais
par Dominique Vitalyos,
Zulma, 4 avril 2019,
464 pages, 22,50 €.

Imaginez un jeune poète exalté et ses troupes animées du même farouche désir de conquête, de gloire et d'anéantissement. Ce poète, c'est Gabriele D'Annunzio, dont la trajectoire sert de fil conducteur à une histoire de notre modernité revisitée à l'aune du « *sentiment d'inadéquation* » et « *des fantasmes de vengeance* ». Son auteur, l'intellectuel indien Pankaj Mishra, est l'une des sommités intellectuelles du monde anglo-saxon. Son ambition est ici de cerner les contours d'un affect désormais globalisé – le ressentiment – en se lançant dans une vertigineuse généalogie morale de ce « *désir concurrentiel de convergence et de ressemblance* » dont aurait accouché « *la religion du Progrès* » et ses corollaires – le capitalisme industriel et la démocratie libérale. Revendiquant une ligne narrative excluant toute référence aux idéologies ayant structuré la modernité depuis le début du XIX^e siècle et l'avènement de la civilisation marchande et industrielle en Occident, Pankaj Mishra préfère mettre l'accent sur « *l'expérience subjective* » historique du rejet, sous toutes ses formes, de « *l'idéal de libéralisme cosmopolite d'une société marchande universelle* », en s'appuyant davantage sur les romanciers et les poètes que sur les historiens et les sociologues, depuis Rousseau jusqu'à ce qu'il nomme « *notre temps de colère* ». Déployant une érudition qui force l'admiration, l'auteur croise périodes et références littéraires pour dévoiler « *une structure du ressenti* », une « *disposition cognitive* » récurrente à travers les époques, qui donne définitivement ses lettres de noblesse à la méthode comparatiste et nous invite à dépasser les schémas d'opposition binaire face aux manifestations contemporaines de cette « *colère* » désormais globalisée. **E. S.**

Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **N.C.**

Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **Juin 2022 P.138-139**

Journalistes : **Pierre**

de Charentenay

Nombre de mots : **317**

p. 1/2

SOCIÉTÉ

Pankaj Mishra

L'Âge de la colère

Une histoire du présent.

Traduit de l'anglais par

Dominique Vitalyos. Zulma,

« Essais », 2022, 464 pages, 11,50 €.

■ La fresque brossée par Pankaj Mishra est vaste à tous points de vue : elle court du XVIII^e siècle à nos jours, elle s'attache à préciser les contours d'une crise universelle et, au niveau théorique, elle embrasse l'économie, l'anthropologie, la



philosophie et les religions. Le désordre économique qui accompagne les guerres mondiales et les régimes totalitaires du XX^e siècle contamine des régions immenses en Asie et en Afrique. Il fallait examiner toutes ces convulsions afin de comprendre les temps de colère que nous traversons. Depuis la chute du mur de Berlin en 1989, les exigences de liberté deviennent illimitées. La culture de l'individualisme devient universelle. Elle favorise l'émergence d'une guerre de tous contre tous, ce qui, selon Hannah Arendt, pousse au développement du ressentiment. L'avènement de la liberté apporte son cortège d'agitations et de périls. La radicalisation de l'autonomie fait resurgir les révoltes anarchiques et le culte du progrès, et émerger la nouvelle divinité de la croissance, comme le disait Václav Havel. Mishra montre les conséquences de la disparition des religions et de la perte des identités. Il examine ensuite les dieux de substitution, que ce soit le nationalisme ou le progrès, et en vient à s'interroger sur la quête de la liberté et de l'égalité qui, selon lui, mène à une impasse. Il trouve sur son passage le pape François, « l'intellectuel d'aujourd'hui le plus convaincant et le plus influent » (p. 385), responsable d'une Église qui fut autrefois l'adversaire des Lumières ; ces dernières avaient promu « la société commerçante universelle » qui s'illustre aujourd'hui par la présence d'une boutique Louis Vuitton à Bornéo ! Les pages de conclusion du livre, en forme d'épilogue, donnent

de nombreuses pistes de réflexion sur les signes du ressentiment mondial.

■ Pierre de Charentenay

Famille du média : Médias spécialisés
grand public

Périodicité : Mensuelle

Audience : 524000

Sujet du média : Culture/Arts
littérature et culture générale



Edition : Avril 2022 P.96
Journalistes : Maxime Rovère
Nombre de mots : 80

p. 1/1

★ ★ ★

L'ÂGE DE LA COLÈRE
PANKAJ MISHRA
464 P., ZULMA, 11,50 €

Qu'est-ce que le fanatisme islamique, le malaise des jeunes en Asie ou en Afrique et les positions des écrivains russes face à l'Europe du XIX^e ont en commun ? La « crise universelle » liée à l'extension du système néolibéral, où les inégalités de répartition des richesses et du pouvoir ont créé de nouvelles hiérarchies humiliantes. Pankaj Mishra nous ouvre les yeux sur un Occident extensible, instable et incohérent. **Maxime Rovère**





EN LIBRAIRIE

LA FAUTE À VOLTAIRE

L'essayiste Pankaj Mishra tente de comprendre la vague de colère qui submerge la planète.



L'Âge de la colère. Une histoire du présent, de Pankaj Mishra, traduit de l'anglais par Dominique Vitalyos, Zulma, 464 p., 22,50 €.

Après *Désirs d'Occident*, où il s'intéressait à « la modernité en Inde, au Pakistan, au Tibet et au-delà » (Buchet-Chastel, 2007), Pankaj Mishra envisage la modernité libérale de façon planétaire. Dans *L'Âge de la colère*, l'essayiste indien en propose une vision très sombre, et pour cause : « J'ai commencé à penser à ce livre après les élections indiennes de 2014 [qui] ont porté au pouvoir des suprémacistes hindous, indique-t-il dans sa préface. J'en ai terminé l'écriture pendant la semaine de 2016 où la Grande-Bretagne a voté la sortie de l'Union européenne. Il est parti à l'impression la semaine où Donald Trump a été élu président des États-Unis. »

Publié en français en pleine crise des gilets jaunes, l'ouvrage, poursuit l'auteur, tente de « donner un sens aux sentiments de colère [...] qui semblent s'être répandus de façon si déroutante », et qui sont dus au « ressentiment » provoqué par le capitalisme mondialisé. Lequel, note le journaliste Nick Fraser dans *The Guardian*, trouverait son origine directe dans la pensée des Lumières, notamment celle de Voltaire, que Mishra considère comme « un

parvenu snob, un élitiste fasciné par les despotes éclairés ».

L'intellectuel indien s'identifie plutôt à Rousseau, « convaincu de l'injustice et de l'inauthenticité » d'un monde régi par « l'amour-propre » ; il dénonce, résume Nick Fraser, « une modernité déconcertante [...] qui offre peu d'espoir et peu de repères en dehors du smartphone et de la matraque policière ».

Face à ce diagnostic, les réactions divergent. *The Washington Post* apprécie « une lecture qui fait se sentir plus intelligent ». Mais, dans *The New York Review of Books*, l'intellectuel canadien Michel Ignatieff doute que « le ressentiment des mineurs et des sidérurgistes patriotes du Tennessee et de l'Ohio soit le même que celui des djihadistes ». Au fond, Pankaj Mishra ferait de la « modernité » un concept attrape-tout.

Amalgame ? C'est aussi l'avis des nationalistes hindous. Pas question de confondre « l'émergence de l'organisation État islamique et celle de Narendra Modi » : c'est là une vision « occidentale », s'indigne le journaliste Utpal Kumar dans l'hebdomadaire conservateur *India Today*. Pour lui, l'arrivée au pouvoir de Modi correspond « au soulèvement démocratique des exclus contre les élites ».

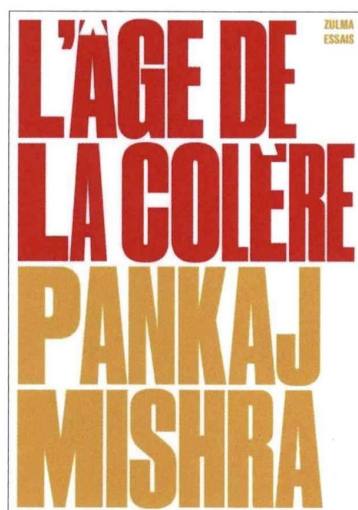
Au Pakistan, en revanche, Mishra a droit aux éloges de l'universitaire Ali Ahmed dans le quotidien *Dawn*. Ayant eu « l'avantage de grandir dans le monde (perpétuellement) en développement », le chroniqueur « comprend la modernité » de la même manière que Mishra, comme un projet « non viable », la « poursuite de l'intérêt personnel brisant tous les liens de fraternité ». ■



L'âge de la colère

Brexit, élection de Donald Trump, extrême droite omniprésente en Europe, nationalismes en Inde, en Turquie ou en Russie, terroristes islamistes, tueurs de masse... Les individus révoltés du XXI^e siècle sont aussi divers qu'innombrables – un phénomène amplifié par les réseaux sociaux, les crises migratoires et une instabilité économique globale. Pour l'essayiste indien Pankaj Mishra, ces bouleversements ne sont pas le résultat de situations propres à chaque pays, encore moins d'un choc des civilisations. Il s'agit au contraire d'un mécanisme inhérent au modèle politique occidental accouché des Lumières – démocratie libérale et économie de marché – qui, depuis la chute du mur de Berlin, s'applique de manière brutale à des milliards d'individus. Évoquant le terrorisme islamique et les tentatives d'explications données par l'intelligentsia occidentale, il nous démontre en remontant à Rousseau et Voltaire, aux Romantiques allemands, aux anarchistes russes, que ces terroristes ne sont que le énième avatar de la figure de l'anarchiste et n'ont rien de propres à l'islam. Dans cet essai qualifié de meilleur de l'année 2017 par le *New York Times*, Mishra relie tous les mouvements de colère à travers le monde sous l'angle du ressentiment et des promesses non tenues de la modernité.

« *L'âge de la colère : Une histoire du présent* », par Pankaj Mishra. Éditeur **Zulma**, mars 2022, 462 pages. Prix : 11,50 euros.





La somme des peurs

PANKAJ MISHRA

L'âge de la colère. Une histoire du présent.

Zulma Essais 2019 464 p 22,50 €

Dans la lignée des essais d'interprétation de l'école historique anglophone, Pankaj Mishra, intellectuel indien, propose « une histoire du présent ». Le monde serait selon ses termes au bord de l'explosion avec l'irruption des néo-nationalistes sous leurs différentes formes, de l'intégrisme religieux à l'arrivée de Salvini, en passant par Erdogan ou Poutine. Fortement inspiré par les réflexions de Benedict Anderson sur la construction des imaginaires au XIX^e siècle, *L'âge de la colère* se veut une étude sur les imaginaires du début du XXI^e siècle et sur la construction des nouvelles formes de protestation nées du désœuvrement. Elles résulteraient d'un double sentiment de trahison et d'abandon des populations par les élites qui auraient seules profité de la croissance.

Fruit du temps, l'individualisme en progressant a banni les grandes expériences collectives, abandonnées au profit d'un repli identitaire et nationaliste. L'auteur souligne à juste titre que la peur, en grande partie alimentée par les nouvelles technologies, est un des ressorts fondamentaux de la vie politique actuelle. Elle est multiple et diffuse – peur de l'autre, de la disparition... – alimentant ainsi les colères contemporaines. Elle se double d'un sentiment grandissant de ressentiment, lié à cette impression de déclassement. Cette analyse de philosophie historique mériterait cependant d'être vérifiée par des enquêtes de terrain. **S. B.**



CRITIQUE NON FICTION

 Partager l'article

Deux lectures de « L'Âge de la colère » de Pankaj Mishra

Le lundi 24 juin 2019 

Dans un essai récemment traduit, *L'Âge de la colère*, l'Indien Pankaj Mishra soutient que tous les mouvements extra-occidentaux qui contestent nos valeurs n'en sont en réalité que des répliques catastrophiques – et que la « guerre civile mondiale » découle des Lumières occidentales. Un pamphlet vigoureux ou un sermon amphigourique ? Le Nouveau Magazine littéraire est partagé à ce propos.

« Des éléments de preuve solides »

par Patrice Bollon

« L'horreur ! L'horreur !... » : cette interjection que Joseph Conrad met dans la bouche de M. Kurtz, le personnage de son célèbre récit *Le cœur des ténèbres*, au moment de son agonie, pourrait servir d'exergue à l'essai de l'Indien Pankaj Mishra, *L'Âge de la colère*. Jeune colonialiste utopique, Kurtz (qui servit de modèle au rôle interprété par Marlon Brando dans *Apocalypse Now* de Coppola) était parti, à vingt ans, apporter la « Civilisation » aux « sauvages » d'Afrique. Une décennie plus tard, prématurément vieilli, il est devenu le plus grand trafiquant d'ivoire du continent. Installé aux confins d'une « *terra incognita* », il fait aussi office de Dieu vivant pour les peuples indigènes alentour, qu'il exploite tout en les défendant contre les incursions des autres Occidentaux et la dévastation qu'ils sèment avec eux...

Or, c'est précisément ce genre de rapport ambivalent qui forme la trame du livre de Mishra. Pour cet Indien installé en Angleterre, tous les phénomènes que nous percevons comme des atteintes intolérables à nos « valeurs », voire à notre existence – l'Iran des Mollahs, feu l'État islamique, les attentats, etc., et, plus avant, les régimes ultranationalistes comme celui, hindou, de Narendra Modi en Inde –, ne font en réalité que reproduire les nôtres de façon catastrophique. L'islam, l'hindouisme ou quoi que ce soit d'autre qu'ils mettent en avant n'ont, d'après lui, que très peu à voir avec une quête de leurs « racines ». Ce sont des mimétismes de la modernité occidentale de nos dites « Lumières » – une doctrine loin d'être homogène, Mishra distinguant à juste titre en elle une version « libérale standard » représentée par Voltaire et un refus du progressisme symbolisé par Rousseau.

Avec ces mouvements, on se trouve donc face à une contre-modernité exprimée avec les outils de cette modernité – ce qui les rend particulièrement nocifs. Reprenant le terme clé de Nietzsche, ils n'expriment, écrit Mishra, qu'un « ressentiment » envers une modernité fondée sur un ultra-individualisme et une lutte de tous contre tous qui a brisé partout les anciennes solidarités familiales et populaires pour leur substituer une concurrence généralisée entre les peuples et en leur intérieur. D'où cette « guerre civile mondiale latente », prête à chaque instant à exploser, qui fait le tissu problématique de notre présent.

La thèse, on le voit, est massive, unilatérale, et sans échappatoire possible. Jamais même, depuis longtemps, n'avait-on lu assaut d'une pareille violence à l'encontre de notre société ! En même temps, Mishra, qui est très cultivé, apporte des éléments de preuve solides à ce qu'il avance. Fin connaisseur de l'histoire intellectuelle de ce que nous appelons, avec commisération, « le reste du monde », il montre ainsi tout ce qui est passé de notre idéologie dans celles qui animent les mouvements de contestation de l'Occident.

Parmi les penseurs qui ont inspiré Khomeiny, Ahmad Fardid (1909-1994), l'auteur de la notion d'« Occidentalite », une critique du régime du Shah, était un disciple de Heidegger, formé en grande partie en Occident. Quant à Jalal Al-e Ahmad (1923-1969), l'autre grand idéologue de l'État iranien actuel, c'était au départ un laïque, adversaire des religions, qu'il qualifiait toutes de « charabia » et qui ne choisit l'islam comme vecteur d'affirmation que par rejet du capitalisme et du communisme, deux formes, selon lui, équivalentes d'occidentalismes. La même remarque vaut pour Modi en Inde, qui se recommande de Savarkar (1883-1966), le fondateur de l'idéologie chauvine *Hindutva* et un lecteur assidu de l'activiste nationaliste italien Giuseppe Mazzini (1805-1872). Et l'on sait que, dans les équipes du 11 septembre 2001, figuraient des fils de famille ingénieurs ou sociologues formés dans les meilleures universités allemandes ou américaines.

Et Mishra d'élargir la leçon à ces « loups solitaires » occidentaux, adeptes de massacres collectifs. Il revient ainsi longuement sur le cas de Timothy McVeigh, l'auteur en 1995 de l'attentat d'Oklahoma City, qui fit 168 morts dont 19 enfants. C'était, dit-il, un citoyen américain parfait, ancien G.I. décoré pour ses états de service lors de la première guerre du Golfe, mais en rupture de ban avec son pays, lequel avait, soutenait-il, renié ses valeurs de liberté au profit d'un libéralisme prosaïque dénué de toute transcendance. Enfermé, avant son exécution, dans la même prison que Ramzi Ahmed Yousef, le cerveau de la première attaque contre le World Trade Center en 1993, tous deux devaient devenir amis et défendre chacun l'action de l'autre...

Les critiques à la Pascal Bruckner et autres de ce qu'ils appellent le « masochisme culpabilisateur » de l'Occident ne risquent pas d'être convaincus par les arguments de Mishra. Mais son pamphlet furieux, qui se pose en contre-pied de la vision irénique de *La Fin de l'Histoire* de Francis Fukuyama (1992), dessinant l'image d'un monde pacifié par le libéralisme après la chute de l'URSS, n'en a pas moins été un best-seller dans les pays anglo-saxons. À défaut d'emporter l'adhésion, son discours y a introduit un coin dans une certaine bonne conscience occidentale. C'était là sans doute le but poursuivi par Mishra : nous faire ressentir dans nos tripes « L'horreur ! L'horreur ! » à laquelle mène une application sans limite de nos splendides « valeurs modernes » occidentales.

« N'invite à rien d'autre qu'à un sursaut moralisateur »

par Maxime Rovère

La thèse est la suivante : depuis la deuxième révolution industrielle, le capitalisme a fait naître des réactions sociales et religieuses très parentes à travers l'histoire ; partout, en dépit des variations culturelles, on y reconnaît l'invariant de la violence sociale. Sur cette idée pas complètement neuve, Pankaj Mishra élabore un ouvrage dont la lecture laisse pour le moins perplexe. Bien sûr, du fait de sa position d'immigré (il est d'origine indienne), cet intellectuel à l'anglaise est bien placé pour démontrer que la définition de l'Occident n'est ni stable ni cohérente, et que par conséquent, il est possible d'éclairer la réaction de ce que les Européens blancs appellent « les autres » à partir de *leur propre histoire* – et comprendre mieux, par exemple, les salafistes grâce à Dostoïevski.

Malheureusement, Pankaj Mishra préfère trop souvent l'intelligence et le brio du publiciste aux analyses patientes et argumentées que requiert une si bonne intuition. C'est la première faiblesse du livre : sa rhétorique baroque restreint le cercle de ses lecteurs à celles et ceux qui sont déjà convaincus que le capitalisme est la figure du Mal Absolu. A force d'épithètes et d'invectives, il tente de convaincre les partisans d'une critique moins émotionnelle que l'Apocalypse est déjà en cours sous la forme d'une « guerre civile mondiale ».

Ce ton, toujours au bord de l'hystérie, contribue à affaiblir des pensées assez justes, comme celle qui reconnaît dans le fanatisme islamique d'aujourd'hui une forme de bellicisme voisine de celle de Gabriele d'Annunzio : dans les deux cas, il s'agit de répondre par une violence visible (le sang et la guerre) à des cruautés moins visibles (le consumérisme inégalitaire). Selon le même raisonnement, Pankaj Mishra éclaire le malaise des jeunes en Asie ou en Afrique par celui des écrivains russes du XIXe face à l'Europe : cette fois-ci, il s'agit de déterminer ce que l'expansion d'une culture vécue comme « étrangère » peut faire surgir d'embarras culturels. Plus qu'un choc des civilisations, nous assisterions donc à une « crise universelle » liée à l'extension du système néolibéral. « Des personnes aux passés très différents se retrouvent entraînées par le capitalisme et la technologie dans un présent commun où de grossières inégalités dans la répartition des richesses et du pouvoir ont créé de nouvelles hiérarchies humiliantes. »

Curieusement, cette dénonciation de l'Occident – loin d'être injustifiée – va de pair avec un respect presque religieux de ses codes culturels. Pourquoi diable Pankaj Mishra veut-il à toute force mobiliser l'ensemble de sa vaste bibliothèque ? Pourquoi son livre déborde-t-il de références aux grands auteurs, souvent traités au lance-pierres ? Oscillant entre les attaques *ad hominem* contre Descartes et ses semblables, et les moments où il semble se fier à la tradition philosophique avec l'aveuglement du converti, Pankaj Mishra ne se lasse pas d'étaler l'avant et le revers de sa vaste culture. Comme il était prévisible, son ouvrage finit par alterner des interprétations désinvoltes avec de purs et simples arguments d'autorité.

Pourtant, le plus embarrassant se trouve dans la vision du monde que le livre dessine en creux. Car en un sens, loin des finesses décoloniales d'un Norman Ajari ou des subtilités relationnelles d'un Hartmut Rosa, la critique du monde contemporain telle que la développe Pankaj Mishra n'invite à rien d'autre qu'à un sursaut moralisateur. On retiendra donc de son livre que l'Empire (pour reprendre le terme d'Antonio Negri et de Michael Hardt), c'est le Mal, et qu'il se perpétue en détruisant notre humanité, nourrissant donc perpétuellement le Mal, en circuit clos. Cela signifie que le capitalisme ne peut être ni amendé, ni réformé, ni ignoré, ni subverti. Reste en suspens cette question : suffit-il d'écrire des sermons énergiques et cultivés pour empêcher l'humanité de s'autodétruire ?

À lire : *L'âge de la colère. Une histoire du présent*, de **Pankaj Mishra**, traduit de l'anglais par Dominique Vitalyos, Zulma Essais, 462 p., 22,50 €